10.

CONVENTION NATIONALE.

N.° 180

Le Lc 136444

FOURCARDE ET GONCHON,

CITOYENS SANS-CULOTTES DE PARIS,

Case FRC

A DES CITOYENS

18716

DU DÉPARTEMENT D'EURE ET LOIRE.

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE LA CONVENTION, ET ENVOYÉ AUX 84 DÉPARTEMENS.

FRERES ET AMIS,

Vous voulez du pain et la liberté. L'un est nécessaire à la vie ; l'absence de l'autre la rend insupportable. Mais vous connoissez mieux votre intérêt que le moyen de le servir. Vous paroissez ignorer que la jouissance de vos droits tient à l'accomplissement de vos devoirs.

Vous voulez du pain ! et votre conduite appelle la misère publique. Vous voulez être libres ! et les désordres qu'enfante votre agitation servent la cause du despotisme....

Vous ne cessez de penser et de dire que l'on accapare les denrées et sur-tout le bled. Mais en supposant qu'il y ait des hommes assez adroits pour cacher le produit de plusieurs récoltes, ou assez bêtement scélérats pour vouloir se perdre avec leurs concitoyens, ne leur fournissez-vous pas des moyens de justification.

« Et comment, vous diront-ils, ne voulez-vous pas que nous » ramassions du bled ? Nous avons une famille nombreuse et l'on » nous fait craindre la disette ? Comment ne garderions-nous pas » le grain que nous avons ramassé ? Si nous le portons dans les » marchés, on nous traite d'accapareurs ; on pille, on taxe, » on se partage nos denrées ; on nous menace de toutes parts... » LA MORT OU LA MISÈRE.... Nous n'avons pas d'autre alterna- » tive ! »

Il est bien difficile, Frères et Amis, de répondre à ces questions. Les hommes que leur caractère et l'habitude de la bienfaisance attachent le plus à la cause du pauvre, sont obligés

THE NEWBERRY LIBRARY

de garder le silence ; et même de vous condamner. Bientôt vous les forcerez à vous abandonner. Votre défiance mal dirigée enveloppe tous les citoyens dans la même proscription. Pour acheter votre faveur, il faut commettre des bassesses ou se porter aux derniers excès. A peine vos droits vous sont-ils rendus, et déjà vous avez tous les défauts des rois. Esclaves imprudens de vos ambitieux favoris, vous êtes, sans le vouloir, les serviles instrumens de l'aristocratie ; orgueilleux et jaloux, vous cherchez à décourager le citoyen laborieux ; injustes et soupçonneux, vous confondez dans vos vengeances l'innocent et le coupable, vous vous partagez le bien qui n'est pas à vous....

Hommes crédules et faciles ! Vous ne voyez donc point que l'égalité des biens vous soumettroit dans deux mois au plus habile ou au plus fripon de ces contrées ; vous ne voyez pas que celui de vous qui doit son existence au riche laboureur, mourroit bientôt de faim sur un morceau de terre qu'il ne pourroit pas ou qu'il ne sauroit point cultiver ; vous ne voyez pas qu'en vous abandonnant à votre passion, pour des hommes qui vous inspirent de tels projets, vous vous rendez les tributaires de leurs volontés ; qu'en leur prodiguant une obéissance et un dévouement que les lois et la patrie doivent seules exiger, vous leur apprenez qu'ils peuvent tout oser ; et que vous êtes prêts à tomber à leurs pieds !

Eh bien, hommes foibles que vous êtes, livrez vous à votre aveuglement ; suivez la bannière des brigands ; portez le fer et le feu chez vos concitoyens ; partagez vous tout le bled de votre canton.... Ces dépouilles vous serviront pendant huit, douze, quinze jours, pendant trois, quatre ; six semaines. Mais arrivés à ce terme, le besoin ne se fera t il pas sentir de nouveau ! Où prendrez-vous des subsistances ? Chez les fermiers ? Vous avez tout pillé... Chez vos voisins ? Réunis par la nécessité, armés pour défendre les lois et les propriétés, ligués contre une troupe de brigands, ils vous attendent avec impatience ; ils ont promis de purger leurs contrées d'une horde qui les déshonore.... Implorez-vous le secours de la Convention nationale ? Dépositaire du glaive des lois, elle aura dû signer l'arrêt de votre mort, venger l'honneur et la justice du peuple irrité....

Et de quel front oseriez-vous demander grace aux représentans de la nation, vous qui n'avez pas eu le courage de défendre leurs commissaires, de vous opposer à leur trépas ou à leur déshonneur ; vous dont quelques-uns n'ont pas rougi d'applaudir aux outrages qu'a reçus la majesté nationale ?

Que de reproches n'avez-vous pas à vous faire ? Vous avez placé trois de vos représentans entre la nécessité de s'avilir ou de prononcer l'arrêt de votre destruction.... Ah ! sans doute ils ont payé bien cher l'intention fraternelle de vous épargner un

crime de plus. Sacrifiant leur gloire à votre salut, ils n'ont pas voulu que tous les départemens se levassent à la fois pour exterminer les assassins de leurs mandataires....Hommes égarés ! vous pouvez encore reconquérir l'estime du peuple Français. Prouvez à la nation, par des témoignages de repentir, par une confiance illimitée dans vos représentans, par votre respect pour les lois et les propriétés, que vous avez été le jouet et la dupe des ennemis de la patrie. Remettez à la Convention Nationale cette taxe consacrée par l'injustice, souscrite par la foiblesse, monument honteux de la scélératesse des uns et de l'indulgence des autres....Protégez la libre circulation des grains; livrez aux magistrats les hommes qui voudroient y mettre des obstacles, et que votre confiance ne se repose plus sur des individus qui vous prêchent l'assassinat et le pillage....

Vous vous plaignez de l'orgueil et de la dureté des riches.... ils composent leur superflu du nécessaire de l'ouvrier; ils méprisent l'indigent; ils voudroient enchaîner les bras qui les nourrissent.....Eh bien ! opposez des vertus à leurs vices, des bienfaits à leurs iniquités, l'estime de vos égaux à leur méprisable dédain.....Qu'au lieu de ramper aux pieds des riches, ou d'éclater en injures grossières, les opprimés citent l'oppresseur au tribunal des lois; qu'ils dénoncent aux autorités supérieures le magistrat prévaricateur; qu'ils ne se lassent point d'implorer la justice, et tôt ou tard ils seront écoutés, estimés et vengés. Tous les hommes de bien se réuniront à la gloire des opprimés. La voix du remords se fera peut-être entendre au cœur endurci de l'opulence. Tant de générosité finira par l'accabler et lui inspirer du moins une horreur salutaire. Mais vos agitations, vos fureurs, vos démarches séditieuses servent les ennemis de votre bonheur, excusent pour ainsi dire leurs attentats, et justifient les reproches qu'ils vous adressent. Au lieu de vous secourir, la loi doit vous frapper; l'homme de bien n'ose pas plaider votre cause; la société vous craint et vous abandonne. Vous avez triplé vos maux, diminué le nombre de vos amis, et déchiré le sein de votre patrie. Oui, respectables citoyens, si les hommes des champs sentoient leur dignité, s'ils connoissoient tout l'avantage de la franchise sur la fourberie, de la probité sur l'injustice, de la générosité sur la perfidie, ils seroient heureux, respectés, et digne par leur exemple de redonner à la société les vertus qu'elle n'a plus.

Les hommes qui vous tiennent un langage différent ne sont pas vos amis. Le bon citoyen ne cherche pas à dominer; il sait que la liberté n'est pas faite pour celui qui veut asservir ses égaux. Le bon citoyen déteste la vengeance; il autoriseroit ses ennemis à se rendre justice à leur tour. L'ami de sa patrie n'excite pas ses concitoyens au soulèvement, à la

désobéissance aux lois, au mépris des hommes chargé de les faire exécuter : il sait que la société doit son existence aux lois, que les fouler aux pieds, c'est autoriser tous les crimes, donner des armes à l'intrigue, décourager la probité, rendre la bienfaisance moins active, méconnoître la volonté générale du peuple, et n'écouter que le despotisme de quelques ambitieux. Le bon citoyen, l'ami de la patrie, ne verra jamais l'égalité, la justice et le courage dans les séditions, le pillage et les assassinats ; il se respecte dans les magistrats qu'il a choisis, dans les lois qu'il a consenties : il joint de tous les droits d'homme et de citoyen, parce qu'il remplit tous les devoirs de l'un et de l'autre.

Vous êtes faits pour nous offrir le même tableau. Ne prenez jamais conseil que de votre cœur ; observez la justice à l'égard de tous les hommes ; n'exigez d'eux que des choses conformes à l'équité, et vous n'aurez pas à vous en plaindre. Votre intérêt, votre gloire et votre bonheur sont à ce prix..... Car enfin, veiller au salut de l'état, au maintien des lois, à l'observation de la justice, ce n'est autre chose que réduire le méchant à l'impuissance, et conserver sa liberté, ses propriétés et sa vie.

Défiez-vous encore de ces hommes qui voudroient élever des nuages sur le patriotisme des représentans de la nation...Ceux qui regrettent les rois et leurs valets peuvent seuls haïr les magistrats du peuple. Pourriez-vous supposer à vos mandataires l'intention d'usurper l'autorité souveraine ? Mais ils connoissent les hommes libres qui les ont élus ; mais ils savent que la nation française n'est plus une proie de tyran ; mais ils siègent sur le tombeau du despotisme, vis-à-vis l'ennemi juré des rois, devant les hommes du 14 juillet et du 10 août. Tout ce qui les entoure leur rappelle à chaque instant que le Français ne veut plus de maître....

Citoyens ! voilà les réflexions que vous soumettent deux hommes qui n'ont d'autre interêt que celui de leur patrie. Comme vous, nous ne sommes pas riches, nous vivons du travail de nos mains, nous avons connus le besoin, nous nous plaignons quelquefois de l'injustice et la dureté de l'opulence ; mais au moins nous avons appris de bonne heure à ne trouver le bonheur et la gloire que dans la paix de la conscience, dans l'amour des lois et de l'humanité. Le jour où nous pourrions donner le secret de notre félicité aux hommes qui multiplient leurs infortunes par des actes que la morale réprouve, ce jour, Frères et Amis, seroit le plus beau de notre vie, la plus digne récompense de notre zèle.

A ARRAS, de l'Imprimerie de J.-B. VICOGNE.